

cinq ans ou il y a trente deux embrasures qui battent sur la mer ; et le long de la coste, ils en font une autre muraille qui a bien soixante et dix pas de long, au bout de laquelle ils font cette jettée de pierres dont il est parlé cy devant pour rompre un peu le frein de la mer.

Quand il vente du côté sud et comme cette muraille n'a gueres de rochers en dehors qui l'appuyent comme il y en a à la tour et à la galerie, l'eau passe pas dessous avec violence dans le port, ce qui incommode beaucoup les bastimens qui y sont. Pour y remedier ils font de grandes caisses de vingt quatre pieds en carré qu'ils remplissent de pierres maçonnées pour la soutenir en dedans.

Le Port a bien cens cinq pas de long et six vingts de large. Près de la ville il y a plusieurs rochers dangereux par leur scituation.

Auprès de la porte de la ville du costé de l'ouest il y a une muraille en platte forme où il y a sur la face de la mer cinq embrasures deux qui regardent l'ouest et deux qui regardent le nord et une autre qui donne dans la porte ou il y a un canon qui a neuf bouches de deux, trois et quatre livres de bale.

Présentement on bastit dans ce mole cinq vaisseaux de guerre et un a la pesquerie tous de trente six à quarante pieces de canon. On y construit aussy une galère.

Toutte la grande face de la ville du costé de la mer n'a aucune muraille ny fortifications que le bastion. a oreille du costé de Babalouet, la platte forme pres la porte du mole et le bastion du costé de Babazon. Le reste se sont les devants des maisons, dont il y en a cinq qui servent aux janissaires qui ont quantité de trous pour la mousqueterie et des embrazures aussy à deux des cinq ou il y a quelques canons.

Le revenu de ce Royaume par estimation ne monte pas à plus de trois millions de livres. Le Divan traite avec les bay qui commandent dans les provinces et est fort sévère pour se faire compter les sommes qu'ils ont promises.

Ils payent tous les jours leurs troupes hors le vendredy et il y a pour cela un très bon ordre estably.

## Problématique de l'épopée *ṣanhādjienne* en Berbérie Orientale (X-XII<sup>e</sup> siècles)<sup>(1)</sup>

Il y a lieu de rappeler, au préalable, le canevas de l'histoire politique et de caractériser la nature de la documentation.

C'est grâce à des Berbères sédentaires, les Kutāma de Petite Kabylie, ralliés à leur cause, qu'à la fin du III<sup>e</sup> siècle de l'Hégire/début du X<sup>e</sup> siècle, les Fāṭimides, chi'ites venus d'Orient, se substituèrent aux Aghlabides, maîtres depuis un siècle de l'Ifrīqiya qui s'étendait sur la majeure partie de la Berbérie Orientale au Moyen Âge et fondateurs de la civilisation « kairouanaise ».

Pour réaliser leur expansion vers l'ouest maghribin, ils s'appuyèrent bientôt sur d'autres Berbères sédentaires, les *Ṣanhādja* alors fixés dans l'Algérois occidental, tandis que leurs adversaires, les Umayyades de Cordoue faisaient appel aux Zanāta parce que sur place, nomades et ennemis héréditaires des *Ṣanhādja*.

L'émir *ṣanhādji*en Ziri b. Manād, fondateur d'Achir en 324 H/935-936, avait rendu de tels services à ses maîtres, notamment lors de la formidable insurrection zanāto-khāridjite d'Abū Yazīd (332-336 H/944-947), n'avait-il pas sauvé les Fāṭimides assiégés dans Mahdia par « l'homme à l'âne » ? — qu'avant de partir pour l'Égypte conquise fin 358 H/juin-juillet 969, le dernier calife d'Ifrīqiya, al-Mu'izz li-Dīn Allāh confia le Maghrib qu'il quittait à jamais en emmenant ses Kutāma, au fils et successeur de son fidèle

(1) Les problèmes évoqués dans cet article sont traités dans : H. H. Idrlis, *La Berbérie orientale sous les Zérides*, thèse de doctorat ès lettres soutenue le 8 juin 1959 devant la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Paris, à paraître en 1960-61 dans les Publications de l'Institut d'Études Orientales d'Alger.

serviteur tombé à son service en 360 H/971, les armes à la main. Buluggin b. Ziri, émir des Šanhûdja du Maghrib Central où il s'était déjà couvert de gloire, se voit donc confier, à la fin de l'an 361 H/oct. 972, la lieutenance du Fâtimide au Maghrib tout entier, charge transmissible à ses successeurs.

Les trois premiers Zirides, Buluggin (361-373 H/972-981), al-Manšûr (373-386 H/981-996) et Bâdis (386-406 H/996-1016), avant tout souverains d'Achir, guerroient sans trêve à l'Ouest et confient l'Ifriqiya à un vice-émir arabe.

Dès al-Manšûr, la vocation ifriqiyenne de la dynastie se dessine : il renonce à pourchasser les Zanâta au Maghrib extrême, se fait construire un palais à al-Manšûriyya et surtout exécute en 377 H/987 son vice-émir 'Abd Allah b. Muḥammad al-Kâtib devenu trop puissant et trop dévoué au calife. Ce dernier suscite alors une puissante révolte kutûmienne commandée par Abû l-Fahm (377-378 H/987-988).

Bâdis a, lui aussi, maille à partir avec une rébellion d'inspiration fâtimide à Tripoli, mais c'est une puissante poussée zanâtienne déferlant de Tiaret à Tripoli qui absorbe la majeure partie de ses efforts couronnés de succès surtout grâce à son oncle Ḥammâd, pacificateur du Maghrib central et fondateur de la Qal'a (en 398 H/1007-8). La fin du règne est marquée par la rébellion de Ḥammâd (405 H/1015) qui reconnaît les 'Abbâsides et les premiers massacres de ch'îtes (406 H/1015-16).

À l'avènement d'al-Mu'izz b. Bâdis dont la première partie du règne (407-442 H/1016-1051) constitue l'apogée de la dynastie, les mâlikites d'Ifriqiya massacrent les ch'îtes. Al-Mu'izz conclut avec Ḥammâd en 408 H/1017-1018 la paix qui abandonne aux Ḥammâdides tout le Maghrib central dont ils assureront désormais la défense contre les Zanâta de l'Ouest. Le Ziride lutte contre ceux d'Ifriqiya méridionale et intervient en Sicile. Enfin la rupture avec les Fâtimides, progressive et réalisée en 439 H/1047, consacre la victoire du mâlikisme et l'alliance šanhûdjo-ifriqiyenne.

Mais la fin du règne (112-154 H/1050-1062) est assombrie par une catastrophe sans précédent : la horde nomade des Arabes hilaliens auxquels le Fâtimide livre l'Ifrîqiya rebelle, annihile la force ziride à Haydarân (113 H/1051) et pille Kairouan abandonnée par al-Mu'izz b. Bâdis qui se réfugie à Muhdiâ (119 H/1057). Le retour du Ziride à l'obédience fâtimide en 116 H/1051 ne conjure pas le désastre. Le pays sombre dans l'anarchie à laquelle échappe encore le Maghrib central où les Hammûdides luttent contre les Zunâta éventuellement avec l'aide hilalienne.

A Hammûd (m. 419 H/1029) succédèrent al-Qâ'id b. Hammûd (419-446 H/1029-1051), Muḥsin b. al-Qâ'id (446-447 H/1051-55) et Buluggin b. Muḥammad b. Hammûd (447-451 H/1055-1062).

Pendant un demi-siècle (451-501 H/1062-1108) Tamim, premier Ziride de Muhdiâ, s'efforce, grâce à l'appui des hilaliens Riyâḥ, mais en vain, de récupérer son royaume. Le Hammûdide al-Nâsir b. 'Alunnûs b. Hammûd (451-481 H/1062-1088-9), aidé par un autre groupe hilalien, les Athbadj, harcèle l'Ifrîqiya et Tunis khurâsanide est l'enjeu de cette rivalité. La défaite de Sabiba (457 H/1064-5) fait, au Maghrib central, pendant à celle de Haydarân et al-Nâsir est bientôt contraint d'abandonner la Qal'a pour Bougie qu'il vient de fonder (461 H/1068-9). En 470 H/1077-78, il conclut avec Tamim une paix qui sera respectée par ses successeurs al-Manṣûr b. al-Nâsir (481-498 H/1088-1105), Bâdis b. al-Manṣûr et al-'Aziz b. al-Manṣûr (498-515 ou 518 H/1105-1121-2 ou 1121-5), jusqu'à la mort de Tamim. Ce dernier opéra en Sicile, mais Pisans et Génois lui imposèrent une paix draconienne en 480 H/1087.

Sous Yahyâ b. Tamim (501-509 H/1108-1116) et 'Alî b. Yahyâ (509-515 H/1116-1121), la course ifriqiyenne s'amplifie mais les Normands, maîtres de la Sicile, arrachent le littoral ifriqiyen au dernier Ziride al-Ḥusun b. 'Alî qu'ils chassent de Muhdiâ (513 H/1148).

En 547 H/1152, le calife almohade 'Abd al-Mu'min enlève son royaume au dernier Hammûdide Yahyâ b.

al-Aziz (515 ou 518-517 H/1121-2 ou 1121-5-1132) et inflige un cuisant échec aux Hilâliens à Sétif (518 H/1133).

La conquête de l'Ifriqiya (551-555 H/1159-1160), précédée d'un soulèvement des villes occupées par les Normands, se termine, elle aussi, par une grande défaite hilâlienne au Djabal al-Qarn (555 H/1160).

La paix almohade clot l'épopée des Şanhâdja et met un terme à la puissance de leurs ennemis les Zanâta ainsi qu'à celle de l'envahisseur hilâlien, principal responsable de leur perte.

La documentation dont on dispose pour retracer l'histoire de cette longue période est essentiellement livresque, arabe, et partiellement manuscrite. L'apport des sciences auxiliaires : épigraphie, numismatique, archéologie, etc... est faible et les sources chrétiennes presque négligeables.

Pour l'histoire événementielle on déplore la disparition des monuments composés par des historiographes au cours de toute notre période : al-Raqiq, chancelier et diplomate dont la chronique allait au moins jusqu'à 417 H/1026-27, Ibn Charaf, poète de cour, continuateur de l'œuvre d'al-Raqiq jusqu'en 443 H/1052, Abû l-Şalt, polygraphe, protégé des derniers Zirides, a continué al-Raqiq et Ibn Charaf jusqu'en 517 H/1123 et enfin Ibn Chaddâd, petit-fils du quatrième Ziride Tamim, neveu du cinquième Yahyâ a fait partie de l'entourage du dernier, al-Hasan, et composé une histoire de Kairouan dont on ignore l'ampleur.

Il faudrait y ajouter quelques historiographes hammâdides dont on ne connaît que le nom.

On est donc réduit à glaner les citations de ces auteurs dans des compilations turdives, maghribines ou orientales. Comme elles sont toutes éminemment tributaires de l'historiographie ziride, on donnera la préférence à celles qui citent des sources originales sans tenir compte de leur valeur intrinsèque. A ce titre le maladroit Bayân d'Ibn 'Idhârî aura le pas sur les ouvrages des Ibn Khaldûn, Ibn al-Athîr, etc... qu'on n'utilisera que faute de mieux et non sans circonspection.

Les sources almohades, dont plusieurs originales et de publication récente, sont précieuses, mais ne concernent naturellement que la fin de la dynastie. Quant aux fâtimides, celles dont nous avons pu prendre connaissance, à part quelques exceptions, sont loin de répondre à notre attente : elles ne se sont guère intéressées au Maghrib. Mais en ce domaine les progrès de l'investigation peuvent réserver d'heureuses surprises.

Notre information historique stricto sensu est donc essentiellement partielle, unilatérale et de seconde main, souvent aussi altérée par les copistes, défaut auquel les éditeurs n'ont pas toujours su ou pu remédier.

Par contre, les géographies composées par des contemporains ayant, sauf un : al-Bakrî, visité le pays qu'ils décrivent et jalonnant toute la période ziride nous sont parvenues et renseignent — à leur manière bien entendu — sur les itinéraires, les villes, les régions, la production, la population, voire les mœurs et coutumes. On citera : al-Ya'qûbî (bien que pré-ziride), Ibn Hawqal (m. après 367 H/977), al-Muqaddasi (m. après 378 H/988) et surtout al-Bakrî qui écrit en 461 H/1068 mais se fonde avant tout sur Muḥammad b. Yûsuf al-Warrâq, transfuge d'Ifrîqiya au service des Umayyades (m. 363 H/973-4), et al-Idrisî qui termine en 548 H/1154 son « Livre de Roger ». La confrontation de ces deux dernières œuvres permet d'apprécier les conséquences de l'invasion hilâlîenne antérieure grosso modo au témoignage d'al-Bakrî et nettement postérieure à celui d'al-Idrisî.

Enfin si le récit de voyage (Rihla) effectué en Ifrîqiya au début du XIV<sup>e</sup> siècle par al-Tidjânî est négligeable par l'historien des Zirides, géographiquement parlant, il n'en est pas de même pour les développements historiques qu'il renferme — à l'instar de l'œuvre d'al-Bakrî. En effet, on y relève maintes citations de ces chroniques zirides dont les bribes sont si précieuses.

Pour la vie religieuse la moisson est ample grâce aux nombreux recueils biographiques mâlikîtes (Riyâḍ ul-Nufûs d'al-Mâlikî, Madârik de 'Iyâḍ, Ma'âlim ul-Imân

d'al-Dabbāgh-Ibn Nādji, Manāqib d'al-Djabanyūni par al-Labidi et de Muhriz b. Khalaf par al-Fārīsi, etc...) ou abū-djites (al-Dardjini, al-Chammākhi), aux manuels de fiqh tels que la Risāla d'Ibn Abi Zuyd et les Da'a'im al-Islām d'al-Nu'mān, deux ouvrages de propagande, l'un mālikite, l'autre chi'ite, qui s'éclairent l'un l'autre, et enfin aux recueils de Nawāzil d'al-Burzuli et d'al-Wancharichi qui fournissent de fatwās zirides. C'est là qu'on a puisé le plus clair de la documentation sur les réalités de la vie sociale et économique. En ce domaine, il y a beaucoup à attendre de la publication des documents judéo-arabes de la Géniza du Caire.

Enfin la vie littéraire peut être évoquée assez fidèlement, malgré la perte des anthologies zirides, grâce aux extraits transmis par des compilateurs postérieurs et aux ouvrages d'Ibn Rachiq et d'Ibn Charuf, sans parler des compilations historico-biographiques et bio-bibliographiques tant andalouses qu'orientales.

Au total la documentation est pauvre et par surcroît difficile à mettre en œuvre et à interpréter parce que presque toujours fragmentaire, même quand elle fait le moins défaut. La mention fortuite dans une source où l'on ne s'attendait guère à l'y trouver, de faits aussi capitaux que les massacres des Chi'ites à Tunis en 406/1016 ou le retour à l'obédience fāṭimide d'al-Mu'izz, vassal rebelle qui se repent en 446 H/1054, suffisent à mesurer les lacunes. Que dire alors des mobiles d'action qu'il faut découvrir sans aucune donnée de base, sans parler des confusions et altérations de noms propres et de dates. Ajoutons que c'est surtout pour les Institutions et la Vie que notre ignorance de l'état de la Berbérie orientale avant et après les Zirides se fait cruellement sentir.

Sous les Zirides, première dynastie berbère ayant présidé aux destinées de la Berbérie Orientale, la civilisation kairouanaise, berbéro-arabe, mais essentiellement arabe et d'inspiration orientale, atteint son apogée puis meurt, malgré leurs efforts pour la sauver, frappée par des Arabes venus d'Orient — telle est la proposition paradoxale

qui nourrit de sa sève le cœur de la problématique générale de l'épopée sanhâdjienne.

En conflant aux Šanhâdja et à leur émir Buluggin le patrimoine ifriqiyen qu'eux-mêmes avaient su maintenir, enrichir et défendre contre la menace zunâto-khâridjite dont ils avaient détruit le potentiel politique, les Fâtimides, remarquables hommes de gouvernement, ne se sont pas proposés uniquement de conserver dans leur obéissance, grâce à une tribu forte et fidèle, un pays inquiétant qu'ils voulaient paisible pour se consacrer à la réalisation de leur rêve d'hégémonie orientale. On remarquera que les Fâtimides, venus d'Orient, sont responsables à la fois de l'entrée en lice de deux nouvelles forces berbères sédentaires : les Kutâma de Petite Kabylie et les Šanhâdja de l'Algérois, et d'un flot nomade arabe : les Hilâliens.

Tout en servant la cause fâtimide les sédentaires sanhâdja avaient déjà fait leurs preuves comme fondateurs de villes et gardiens efficaces d'une civilisation menacée par une barbarie : la mouvance zunûtienne. La vocation civilisatrice de l'épopée sanhâdjienne s'éluait donc déjà affirmée ; c'était la conséquence du genre de vie de ses acteurs. On relèvera que tout comme Buluggin, Hammûd dut son accession au pouvoir à la lutte contre les Zunâta. On peut se demander jusqu'à quel point ces berbères frustes du Maghrib central étaient alors arabisés et islamisés, et partant, si ce n'était pas une gageure que de leur léguer Kairouan, métropole arabe et mâlikite. Les sources ne nous renseignent guère. Il n'a pas suffi à Buluggin de troquer son nom berbère pour celui de Yûsuf que lui avait choisi al-Mu'izz li-Dîn Allah peu avant son départ pour l'Égypte, pour s'arabiser. Ses contribuables ont dû conserver longtemps leur langue originelle et leur adoption de l'arabe être progressive et passer par le stade du bilinguisme. A leur arrivée en Espagne les Šanhâdja de Zâwi font figure de barbares peu respectueux des lois religieuses. La fidélité aux Fâtimides peut très bien s'être accommodée d'une adhésion toute platonique à l'hérésie officielle. En revendiquant une origine himyarite, les Šanhâdja ont manifesté clairement leur désir de s'intégrer dans



la masse berbéro-arabe d'Ifrīqiya. Msila, Achir et La Qal'a ont été des foyers de culture arabo-musulmane suffisamment actifs pour avoir modelé très tôt les Şanhûdja du Maghrib central. A partir d'al-Manşûr, l'arabisation des Zirides et des cadres şanhûdjiens paraît profonde, et totale sous al-Mu'izz b. Bâdis qui fut un fin lettré ainsi que ses successeurs. La masse dut suivre le mouvement, mais vraisemblablement avec un certain décalage chronologique. A ce propos on soulignera que l'avènement des Zirides n'a pas entraîné un important apport berbère en Ifrīqiya qui demeure, au contraire, relativement autonome jusqu'à l'avènement d'al-Mu'izz et administrée par des autochtones. Sous les premiers Zirides l'Ifrīqiya demeure, semble-t-il, unanimement ifrīqiyenne et mûlikite et sous al-Mu'izz la fusion şanhûdjo-ifrīqiyenne semble être réalisée et les accordailles couronnées par la rupture avec le Caire. Sans compter que la création du royaume ħammûdide au début du V<sup>e</sup> siècle de l'Hégire/début du XI<sup>e</sup> siècle a certainement affaibli sinon tari l'afflux şanhûdjiens auquel l'invasion hilalienne mit un terme. La médiocrité de cet apport au moins en Ifrīqiya proprement dite explique la rapidité de l'ifrīqiyenisation des Zirides qui est un cas typique d'« acculturation ». S'il y a eu une poussée démographique şanhûdjienne elle n'a certainement affecté que le Maghrib central, selon des modalités qui nous échappent. Les ħammâdides et leur contribuables, encore tout proches de leur terroir primitif, demeurent plus rudes, cruels et frustes que leurs congénères passés en Ifrīqiya.

Quelle est la part des contingences géographiques dans le processus qui vient d'être esquissé ? Elle est certainement considérable. Les Şanhûdja ont d'abord quitté la montagne, relativement pauvre, mais riche en hommes et à habitat dispersé, pour répondre à l'appel des plaines ifrīqiyennes, prospères et fortement urbanisées. Si en définitive ce mouvement s'est réduit à peu de chose, vite résorbé, somme toute à une hégémonie militaire et politique, c'est qu'il y a eu la fondation du royaume ħammûdide qui en est une conséquence et répond à la différence structurale de la Tunisie et de l'Algérie. Et c'est encore la

configuration géographique qui explique pourquoi le Maghrib central, complexe de massifs montagneux et de hautes plaines plus ou moins anarchiquement isolés les uns des autres a mieux résisté à l'invasion des Banû Hilâl que l'Ifriqiya proprement dite, ensemble de plaines où les communications sont faciles, rares les passages obligés et les massifs fermés.

La rupture avec le Caire qui a entraîné l'invasion hilâlienne pose des problèmes d'un tout autre ordre.

Après leur victoire sur Abû Yazîd, les Fâtimides avaient mis un terme à leur prosélytisme militant et persécuteur qui avait dressé contre eux et leur doctrine le peuple mâlikite galvanisé par ses docteurs et n'avait rallié que les Hanafites de l'ex-aristocratie oghlabide. Sous les prédécesseurs d'al-Mu'izz b. Bâdis, tout au Maghrib central, officiellement chi'ites moins par conviction, semble-t-il, qu'en qualité de vassaux du Fâtimide, l'orthodoxie mâlikite solidement implantée par Saḥnûn et ses disciples peut en toute quiétude préparer sa victoire. Par leurs ouvrages et leur action concrétisée par d'innombrables fatwâs d'aussi éminents juristes qu'Ibn Abî Zayd (m. 386 H/996), al-Qâbisî (m. 403 H/1012), Abû Bakr b. 'Abd al-Raḥmân (m. vers 432-435 H/1040-43), Abû 'Imrân al-Fâsî (m. 430 H/1038) et bien d'autres, sans parler des dévots, y travaillent sans désespérer. La propagande 'abbâsîde et la diffusion de l'ach'arisme grâce à des disciples d'al-Bâqilânî venus d'Orient, sont des facteurs à ne pas négliger. L'autorité zirîde a d'abord réprimé les massacres des chi'ites de 406 H/1015 et de 407 H/1016, explosions de fanatisme collectif où l'on discerne l'action de forces occultes populaires conjointement à celle des chefs spirituels du mâlikisme ifriqiyen. Il est significatif qu'al-Mu'izz ait pris pour vizir Abû l-Buhâr b. Khalâf, principal artisan de la répression. Bien d'autres faits incitent à corriger la tradition qui campe en champion de l'orthodoxie le jeune al-Mu'izz gagné au mâlikisme par son précepteur le célèbre Abû l-Ḥasan b. Abî l-Ridjâl. Les motifs de la reconnaissance du calife de Bagdad par Ḥammûd lors de sa révolte, peu clairs, ne sont peut-être que politiques.

Mais l'excellence des relations diplomatiques zirido-fâtimides jusqu'à la consécration de la rupture avec le Caire et le temps que celle-ci met à se réaliser prouvent assez les hésitations d'une politique au moins autant imposée par le *vox populi* que voulue par un souverain par ailleurs avide d'indépendance. Le rôle de son entourage nous échappe presque totalement. Quoi qu'il en soit la rupture avec le Caire restaurait l'unité religieuse en satisfaisant à la fois les aspirations ifriqiyennes et l'ambition émirale.

Comment expliquer le succès foudroyant de l'invasion hilalienne ? L'Ifriqiya, prospère et euphorique au lendemain de la reconnaissance du calife de Bagdad, ne pouvait prévoir l'imprévisible. Sa seule faiblesse était d'ordre géographique et militaire. Ses plaines étaient fort vulnérables à une horde nomade dont par surcroît l'ampleur fut d'abord insoupçonnée. Était-elle si inogarnisée qu'on a coutume de l'imaginer ? Quelques documents fâtimides récemment exhumés font état de la présence parmi les envahisseurs d'un général chargé de la contrôler, faisant même figure de commandant en chef, mais il semble qu'il faille se garder d'exagérer l'importance de cette indication.

Depuis l'avènement des Hammûdides, tout porte à croire que l'armée d'Ifriqiya, usée par les combats et énermée par le bien-être ne recevait guère de recrues du Maghrib central, à tel point que malgré l'importance de la garde composée surtout d'esclaves soudanais, al-Mu'izz à court d'effectifs sûrs, songea d'abord à enrôler l'envahisseur sous ses bannières. Après avoir constaté la vanité d'un tel espoir et mesuré le danger à sa juste valeur, il livra bataille dans la région de Gabès, engageant toutes ses forces. La mobilité et la cohésion de l'adversaire, son courage assoiffé de pillage causèrent la défaite du Ziride à Haydarân. L'armée ziride, dix fois plus nombreuse mais hétérogène — elle comprenait même des Zanûta — et minée par l'hostilité de la milice *ṣanhûdjienne* envers la garde noire fut définitivement battue et le pays, mis aussitôt en coupe réglée par les Bonû Hilâl, subit toutes les conséquences d'une promotion du nomadisme : brigandage,

refoulement des sédentaires dans les massifs montagneux ou les villes fortifiées, insécurité des communications, abandon de l'entretien des ouvrages hydrauliques et retour au désert de régions jusque là fertiles parce qu'irriguées, extension des pacages au détriment des cultures... et bien entendu, anarchie politique.

Bientôt un certain équilibre se rétablit grâce à un *modus vivendi* entre nomades et sédentaires ; les pillards de caravanes, de récoltes et de villes en devinrent les protecteurs moyennant tribut. Mais la civilisation kairouanaise qui jusque là avait réussi à tenir en respect les nomades Zanâta, ne survécut pas à la nouvelle offensive nomade qui d'emblée l'avait submergée. Au lieu de s'unir contre les Hilaliens, les émirs sanhâdjien, zirides et hammâdides se combattirent en utilisant les rivalités tribales des envahisseurs sans parvenir à reconstituer leurs états. Un fait nouveau avait fait son apparition au Maghrib : le nomadisme arabe trop massif et homogène pour se fondre dans la masse autochtone.

Les Sanhâdja, terriens par excellence, se sont d'abord désintéressés de la mer, et ce n'est que sous al-Mu'izz, premier souverain vraiment ifrîqiyen de la dynastie, qu'on relève leur principale intervention en Sicile. On est tenté de parler de renouement avec la tradition aghlabide. Quand ils se trouvent acculés dans Mahdia et Bougie, la course devient une nécessité vitale à laquelle ils s'adonnent de plein cœur. Mais Pisans, Génois et Normands, en plein essor, réagissent vigoureusement ; ces derniers finissent par avoir raison du dernier Ziride de Mahdia et imposent au littoral ifrîqiyen une sorte de protectorat qui sera assez bien supporté pendant une douzaine d'années. Cette passivité est due à la tolérance des Normands qui octroient aux villes une assez large autonomie administrative tandis que le développement du commerce maritime compense largement le tribut qu'ils prélèvent.

On ne s'étendra pas sur le problème posé par la fulgurance de la conquête almohade. L'armée de 'Abd ul-Mu'mîn, considérable, galvanisée par la nouvelle doctrine, force neuve admirablement homogène et organisée à tût

fait d'enlever le Maghrib central, puis l'Ifrīqiya en révolte contre les Normands. Les nomades Zanāta avaient été refoulés par les nomades Arabes. Ces derniers, après avoir tenté d'ultimes efforts contre le Mahdi se soumettent et beaucoup vont sous ses étendards faire la guerre sainte en Espagne.

Dans l'ensemble la galerie de portraits des émirs ṣanhādjiens nous présente des hommes forts ayant assumé avec une continuité et une conscience remarquables la direction des affaires tant civiles que militaires et les princesses zirides ont joué un rôle politique important. L'accession au pouvoir de l'héritier présomptif désigné, et ayant déjà fait ses preuves si l'âge le lui avait permis, est la règle que la fidélité de la garde émirale fait respecter au besoin. Les neuf Ḥammādides ne comptent que deux usurpateurs (Buluggin et al-Nāsir), et les huit Zirides, aucun. La maison a fière allure qui, pendant près de deux siècles a gouverné la Berbérie orientale.

On aimerait, pour conclure, poser et résoudre un dernier problème : y-a-t-il eu apport ṣanhādjiens à la civilisation ifriqiyenne et, dans l'affirmative quelle en a été l'originalité ? Malheureusement, notre connaissance de la vie et des institutions de la Berbérie Orientale est floue et fragmentaire pour l'Ifrīqiya, inexistante pour le Maghrib central. L'histoire politique suggère cette hypothèse de travail : conscients de leur infériorité et désireux d'y remédier en s'intégrant dans la culture kairouanaise, les Ṣanhādja en ont recueilli et fait fructifier l'héritage sans lui avoir imprimé de marque particulière. D'ailleurs la continuité, qui semble bien être le trait constant qui domine toute l'histoire de l'Occident musulman, qu'il s'agisse d'institutions politiques, de structure sociale ou de faits économiques, caractérise à coup sûr l'Ifrīqiya médiévale et pré-bilalienne. Bien qu'on les connaisse fort mal les unes et les autres, les institutions des Fāṭimides d'Ifrīqiya (qu'on ne peut d'ailleurs inférer de celles des Fāṭimides d'Égypte) et celles de leurs vassaux zirides ne devaient guère différer. Qu'il y ait eu simplification n'est pas impossible, surtout dans l'état ḥammādide beaucoup plus rud-

mentaire que le ziride ; mais l'administration n'est-elle pas restée aux mains des scribes ifriqiyens ? Toute la structure de l'état, du vice-émir au gouverneur provincial paraît avoir été maintenue. Et il en fut probablement de même de la justice, des finances, etc... Que dire de l'art où la permanence est telle qu'on est contraint de parler d'art fūṭimido-ṣanhūdji, faute de pouvoir y déceler d'éléments spécifiquement zirides.

Moins constructeurs que mainteneurs de la culture kairouanaise dont ils surent mériter les lettres de noblesse, les Zirides et leur gent ont contribué à son épuisement sans défaillance ni démesure. C'est pour l'avoir portée à son apogée que ces Berbères venus de l'Ouest en furent les fossoyeurs involontaires et jusqu'à l'épuisement, ils se sont battus pour elle contre l'envahisseur hilalien avant de disparaître avec elle de la scène historique.

Hady Roger IDRIS.

AIEO 17 (1957)